ce monde ne pourraient l'entamer. Le poids, l'attraction, la séduction gravitationnelle de ces prestiges, qui n'appartiennent qu'à ce que Pascal appellerait les « grandeurs (ou l'ordre) de la chair », ne pourraient, sans l'intervention d'un « esprit séducteur » et « démoniaque initiateur » (1 Tim., 4 : 1) — lui-même à la fois dupeur et dupé (par son aveuglante infatuation, cf. 2 Tim., 3 : 13) — désorbiter l'homme, l'aliéner, l'arracher à l'attirance du Royaume. Il a fallu que le Diable « vivifiât » la tentation, en s'insinuant lui-même au cœur d'Adam (cf. Jean, 13 : 27). Tel a été le rôle du « Serpent ».

De ce personnage à la fois réel et symbolique, on a donné les plus diverses « explications ». Mais la plus satisfaisante nous semble être la plus simple, la plus courante dans les premiers siècles de l'Église : quelle que soit notre conception du Démon, elle vaut aussi pour le Serpent [1], cet acteur enflé d'une assez courte astuce, ce « traître » du drame primitif, qui ne se trouve à court que devant la simplicité, la « pauvreté d'esprit », le démantèlement d'une âme ouverte et sans replis ni recoins. L'instinct des imagiers anciens l'a représenté *se nourrissant lui-même du Fruit défendu* ; de sorte que sa seule attitude, sans même aucun discours articulé, « parle », agit par la contagion de l'exemple et suggère le doute quant aux menaces divines. Mais, s'il en mange sans, du coup, « mourir », *c'est qu'il est déjà « mort »*. Comme nous-mêmes siégeons, d'ores et déjà, aux cieux dans le Christ (Éph., 2 : 6 ; Col., 3 : 1-4), ainsi le Tentateur est déjà, virtuellement et comme en sursis, livré à la « seconde mort » (Apoc., 20 : 14) : ses pseudo-jours sont comptés (cf. Luc, 10 : 18). Il traîne à travers la création le simulacre de la vie, la pseudo-vie qui tue, à commencer par celui qui la répand comme un sillage de bave [2]...

Ce Serpent, l'Apocalypse l'identifie sans aucun doute à Satan : « Il a été précipité, le Grand Dragon (cf. note 1), l'Antique Serpent, lui qu'on appelle aussi le Diable et Satan, le séducteur de toute la terre » (Apoc., 12 : 9), c'est-à-dire, en vocabulaire scripturaire, de toute la nature sensible, par le canal de l'homme [3]. Or, l'intervention de ce personnage — actif jusqu'à la fin des temps, mais

1. Dans la tradition rabbinique, le Serpent est pourvu, non seulement du langage articulé, mais de membres et de pattes : son apparence évoque celle du chameau (*Pirqé de R. Eliézer*, 13 ; *Yalkouth Schim*, 1 : 8 C ; *Bér. Rab.*, 19). On songe aux grands sauriens des origines.

2. D'après la tradition juive, le Serpent séduit le premier couple en renchérissant sur la prohibition divine : Dieu a défendu de *manger* ; d'après le Tentateur, il est même interdit de *toucher* l'arbre. Or, il le touche, et rien de désastreux ne lui survient : « Vous voyez bien ! » Ève, donc, *touche* aussi, voit du coup le Démon sous les apparences du reptile, prend peur, perd la tête et, dans un accès de vertige « panique » et de désespoir, mange et fait manger son époux. La Chute serait donc l'effet du scrupule, ce manque d'espérance et de foi, ce rigorisme janséniste qui s'ignore (et avant la lettre) : on commence par « tertullianiser », puis on perd cœur et lâche tout. Voici, au chap. II *(Démonologie rabbinique au temps de Jésus)*; le n° 1 : *Les trois rôles de Schammaël*.

3. Cf. Rom., 8 : 20. Dans le Symbole de Nicée, *terrae* se trouve explicité par *visibilium omnium*. On verra par la note 2 de la page suivante que la « terre » peut connoter un sens plus universel et « métaphysique » encore.